

## Ciné-Bulles

### **Paranoïa et jeux de pouvoir / *Omar* d'Hany Abu-Assad, Palestine, 2013, 96 min**

Catherine Lemieux Lefebvre

---

Volume 32, numéro 2, printemps 2014

URI : [id.erudit.org/iderudit/71434ac](http://id.erudit.org/iderudit/71434ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)  
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Lemieux Lefebvre, C. (2014). Paranoïa et jeux de pouvoir / *Omar* d'Hany Abu-Assad, Palestine, 2013, 96 min. *Ciné-Bulles*, 32(2), 50–50.

---

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2014

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)



## Omar

d'Hany Abu-Assad

### Paranoïa et jeux de pouvoir

CATHERINE LEMIEUX LEFEBVRE

Huit ans après le succès de **Paradise Now**, Hany Abu-Assad revient sur les écrans avec **Omar**, un drame sur fond de conflit israélo-palestinien. Gagnant du Prix spécial du jury de la section Un certain regard à Cannes en 2013, ce long métrage raconte l'histoire d'Omar, un jeune Palestinien, déchiré entre son amour pour Nadia et le désir de s'engager dans la résistance aux côtés de ses amis d'enfance, Tarek et Amjad.

Hany Abu-Assad se réapproprie les codes du thriller psychologique pour mettre à l'avant-plan l'importance de la méfiance et de la confiance dans l'établissement des rapports de force, en temps de conflit. Le film repose sur une structure complexe alliant revirements et dévoilements effectués au compte-goutte. Semer le doute dans les esprits, dresser les gens les uns contre les autres pour mieux s'assurer une mainmise sur une part de pouvoir et de privilèges, nombreux sont les processus qui permettent de raviver constamment la tension. Le point de vue du spectateur adoptant celui d'Omar, il est plongé dans le même climat d'incertitude que ce dernier. N'apprenant que les bribes d'informations

connues du personnage, il sombre dans la même paranoïa que celui-ci et se prête au jeu des énigmes, cherchant à savoir jusqu'à quel point le cinéaste réussira à le berner.

Dans un contexte sociopolitique abscons où les enjeux sont difficiles à cerner, Abu-Assad a choisi de diriger sa caméra vers ses protagonistes. Il s'agit sans doute d'une des plus grandes forces du film. Le cinéaste évite ainsi d'imposer une vision trop orientée sur ce conflit et laisse au spectateur le soin de définir lui-même sa position. C'est par l'intermédiaire du personnage d'Omar qu'il met en scène les tensions et les abus dans cet affrontement sans fin entre Israël et la Palestine : tortures physiques et psychologiques, mur de séparation divisant des villages palestiniens, chantage des autorités policières, impuissance des recours juridiques, etc.

Avec son esthétique sonore épurée qui élimine toute musique — seule une scène d'accalmie montre Amjad interprétant un morceau en compagnie de ses deux amis —, **Omar** évite habilement de dénaturer le ton de l'histoire ou de tomber dans un pathos appuyé. Le film démontre l'apport que peut avoir une conception sonore judicieuse et en phase avec la teneur du récit. C'est avec réalisme et subtilité que l'univers sonore souligne l'intériorité d'Omar et renforce l'expression de ses émotions.

L'impact du son est ainsi décuplé dans la scène finale du film ; sa force brutale et efficace, amalgamée à celle du récit, résonne dans la conscience du spectateur alors que défile un générique où règne un silence funèbre.

Bien que non professionnels, les interprètes d'Omar, de Tarek, d'Amjad et de Nadia livrent une performance d'une grande crédibilité. La chimie complice que dégage à l'écran le duo formé d'Adam Bakri (Omar) et de Leem Lubany (Nadia) consolide la relation de ce couple impossible, qui cherche à se construire dans un contexte où la confiance est mise à rude épreuve. La magie opère dans de nombreuses scènes réunissant les amoureux, alors que les regards échangés ou les tensions muettes en disent davantage que les dialogues. Élaboré principalement autour de ce rapport amoureux, **Omar** avait besoin de cette magie pour que l'on puisse croire à ce récit qui n'a rien du conte de fées.

Réalisé avec acuité et précision, **Omar**, qui possède une grande richesse narrative et esthétique, est aussi un plaidoyer pour un cinéma palestinien vivant et indépendant. Presque entièrement financé à partir de fonds provenant de la Palestine, le long métrage a rassemblé une équipe technique et de comédiens majoritairement palestiniens. Plus encore que le récit d'âmes déchirées par un conflit armé constamment attisé, **Omar** devient le symbole d'une survie culturelle nationale. **CE**



Palestine / 2013 / 96 min

**RÉAL. ET SCÉN.** Hany Abu-Assad **IMAGE** Ehab Assal **SON** Raja Dubayeh **MONT.** Martin Brinkler et Eyas Salman **PROD.** David Gerson, Waleed Zuaiter et Hany Abu-Assad **INT.** Adam Bakri, Leem Lubany, Waleed Zuaiter, Samer Bisharat, Iyad Hoorani **DIST.** Métropole Films